

Zeitschrift: The Swiss observer : the journal of the Federation of Swiss Societies in the UK

Herausgeber: Federation of Swiss Societies in the United Kingdom

Band: - (1935)

Heft: 735

Artikel: Une existence que dominèrent des sentiments altruistes : la carrière de Henri Dunant

Autor: J.M.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-695736>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

UNE EXISTENCE QUE DOMINERENT DES SENTIMENTS ALTRUISTES: La carrière de Henri Dunant.

Le 30 octobre 1910 mourait à Heiden, dans le canton d'Appenzel, le fondateur de l'Institution de la Croix-Rouge. Quoique Genève, il y a sept ans, ait célébré le centenaire de la naissance de Henri Dunant comme elle le devait, il n'est pas inutile de rappeler aujourd'hui les principales étapes d'une carrière exceptionnelle qui a donné à notre ville un lustre nouveau. Curieuse vie que celle de notre concitoyen, où la gloire est balancée par les maux et dont les parties sombres mettent en un relief saisissant l'égoïsme et la bêtise des hommes.

Vocation contrariée.

Henri Dunant naquit le 8 mai 1828 dans une bonne famille genevoise. Il y reçoit une éducation distinguée; la lecture, très tôt, accapare ses moments de loisirs; il s'intéresse sur tout à l'histoire, à l'archéologie, à l'éthnographie. Très sensible, mystique même, il a de fortes préoccupations religieuses. Un groupe de Réveil prêche alors à Genève, insistant sur l'inspiration littérale des Saintes-Ecritures et l'interprétation de l'histoire par les prophéties. Il exerce une influence notable sur l'esprit du jeune homme qui, d'autre part, adhère à une société d'annonces dont chaque membre soulageait un nombre déterminé d'indigents; et organise des réunions de jeunes croyants assez semblables à celles de l'Union chrétienne telle que nous la connaissons aujourd'hui. Ainsi se manifeste très tôt le trait dominant du caractère de Dunant: l'application pratique des préceptes de l'Evangile.

Il semble qu'avec un caractère de cette sorte, Dunant eût dû choisir le pastorat, ou, à la rigueur, le professorat. Il n'en fut malheureusement rien: on le destina aux affaires et toutes ses infortunes proviennent de là. Au XIXe siècle le préjugé de l'argent était si enraciné qu'il fallait absolument en gagner le plus possible sous peine de passer pour un homme de peu d'étoffe. Dunant se soumet donc à un stage de banque et entre ensuite à la Compagnie suisse des colonies suisses de Sétif en Algérie. Il se rend dans ce pays, s'y fait accorder une concession et y constitue une société financière. Il n'oublie pas pour cela de cultiver ses goûts: il publie plusieurs écrits qui le feront recevoir, en 1859, membre correspondant de la Société d'éthnographie de Paris. Dans ces premières brochures déjà apparaît l'idéalisme qui guidera toute la vie de Dunant: l'esclavage, la guerre sont les pires fléaux de l'humanité.

Généreuse activité.

Bientôt cet idéalisme le pousse à lier connaissance avec tous ceux qui le partagent. C'est ainsi qu'il devient l'admirateur de miss Florence Nightingale, la future organisatrice des ambulances anglaises durant la guerre de Crimée. En 1859, il court en Italie où Franco-Italiens et Autrichiens se battent avec acharnement. Il veut remettre au fils d'Hortense de Bauharnais le manuscrit d'un panégyrique bizarre intitulé: "L'Empire de Charlemagne rétabli ou le Saint Empire romain reconstitué par S. M. l'empereur Napoléon III." Les méthodes d'exégèse du Réveil y sont ingénieusement appliquées au régime de l'Extincteur du paupérisme.

C'est ainsi qu'il parvient au champ de bataille de Solferino. La description qu'il en donne, le tableau horrifiant qu'il brosse de la Chiesa maggiore de Castiglione où agonisent des milliers de blessés, le désarroi des rares personnes qui s'empressent autour d'eux, la honte et le désespoir qu'un tel spectacle arrache à ceux qui y assistent — tout cela nous le connaissons par le livre intitulé "Un souvenir de Solferino," que Dunant publiera quelques années plus tard, en 1862. Il ne serait pas inutile, dans notre monde détraqué, d'en ordonner la lecture publique et quotidienne à l'école, aux carrefours et à la Radio...

Sur le moment, Dunant anime de son mieux les sauveteurs. A bout de ressources, il s'adresse à différentes personnes charitables pour obtenir des subsides. Il pénètre jusque chez l'empereur qui lui accorde sa protection, mais refuse sagement le panégyrique. La propagande de Dunant pour les blessés est si habile que l'opinion universelle commence à prêter attention à sa voix.

Elle le fait bien plus encore quand paraît le "Souvenir de Solferino." Dunant, après le récit célèbre des affres des blessés, y développe diverses idées pratiques. On le voit, son besoin noble et judicieux d'appliquer l'idéal à la réalité ne le quitte pas: après avoir proscrit la guerre, il cherche à en limiter les désastres. Il préconise la formation en tous pays d'une société de secours dont le but serait de faire donner des soins aux blessés, en temps de guerre, par des volontaires zélés, dévoués et bien qualifiés pour une pareille œuvre." Il en propose l'organisation: un comité supérieur composé de délégués représentant chacun un comité national ou se rencontreraient les hommes les plus estimés de chaque pays; une série de brigades d'infirmiers volontaires, un service pour la durée d'une guerre au sauvetage

des blessés et levés par les comités nationaux des pays en état d'hostilités. Dans la troisième édition du "Souvenir," Dunant, saisissant toute l'importance qu'aurait une initiative de cette sorte, prévoit que "ces sociétés pourraient même rendre de grands services pendant des époques d'épidémies, ou dans les désastres comme les inondations, les incendies; le mobile philanthropique qui leur aurait donné naissance les ferait agir dans toutes les occasions où leur action pourrait s'exercer." Il laisse également sous-entendre qu'une neutralisation de ces sociétés s'imposerait.

Propagande et difficultés.

L'idée devait faire son chemin. La société genevoise d'utilité publiques, avec le général Dufour et quelques autres, la soutiennent. On se livre à une propagande intense. Les promoteurs genevois de fondent un comité international de secours aux blessés qui suscite des sympathies jusqu'aux Etats-Unis. En 1863, à l'occasion d'un congrès de statistique à Berlin, Dunant lance la circulaire dite de Berlin dans laquelle il propose: la protection de chaque Etat au comité national de son territoire; la neutralisation du personnel médical militaire et de ceux qui en dépendent; l'assistance de chaque Etat aux comités nationaux en matière de transports et d'approvisionnements. Le 20 octobre de la même année, une conférence internationale se réunit à Genève et recommande à l'attention des gouvernements les postulats de la circulaire de Berlin. Elle fixe aussi l'emblème et le nom de la Croix-Rouge.

Dunant se dépense de toutes manières pour obtenir la réalisation de ces vœux. Napoléon III l'encourage. La guerre du Schleswig, en 1864, rend sa mission populaire en Allemagne et au Danemark. Cependant, ses affaires se gâtent en Algérie. Il veut démissionner du comité international: on le retient, tout en le mettant en veilleuse. Au congrès d'août 1864, à Genève, il fait fonction de simple maître des cérémonies. La France écoute son apostolat: une société française de secours aux blessés se fonde à Paris, en 1865. Deux ans après, c'est la commission générale des délégués auprès de l'exposition universelle, dont notre concitoyen fait partie. Il s'occupe d'autres questions aussi: d'une Société internationale universelle pour la rénovation de l'Orient, d'une Compagnie internationale de la Palestine, ancêtre de la fondation sioniste.

En 1867, éclate la catastrophe: son établissement d'Algérie fait banqueroute.

Seul Napoléon III se montre généreux: il offre de payer la moitié des dettes de Dunant si ses "amis" règlent l'autre moitié. Bien entendu, personne ne se présente.

Tardive gratitude.

Dès lors, le pauvre prophète s'enlise irrémédiablement. Il multiplie les appels, il tente des efforts désespérés pour se remettre à flot. Quelques projets lui réussissent par hasard: cette Alliance universelle de l'ordre et de la civilisation, notamment, fondée en 1872, et dont le rayonnement fut vif et grand en Europe. Puis, peu à peu, nous assistons à l'engloutissement. A l'hôpital de Heiden, en 1892, un médecin charitable fait entrer un vieillard dénué de toute ressource. C'est Dunant. Il est doux, fin aimable; il n'a pas renoncé à travailler pour la paix et trace force programmes humanitaires. Une pacifiste allemande, la baronne de Suttner, lui ouvre les colonnes de sa revue. Tout à coup, le monde se ressouvient, s'empresse. Secours, pensions, louanges, décorations affluent... Et Dunant meurt, consolé, en 1910, avant d'avoir vu l'écroulement de ses espoirs de réconciliation humaine lors de la grande guerre, sans avoir éprouvé aussi, grâce à son idéalisme, tout ce que le revirement final des hommes à son égard eût à la fois de comique et de tragique. La vie de Henri Dunant est un beau thème balzacien.

J. M.

(Journal Suisse d'Egypte).

WATCH TRADE IN SWITZERLAND.

From the very early age when mankind began to organise itself on an orderly basis it felt the need to conform to time by the observation of the heavenly luminaries, the sun and the stars. In the remotest epochs the mountains constituted gigantic sundials, indicating the various parts of the day when one peak or another was struck by the sun's rays.

Later on, acting on the same principle, artificial sundials came to the fore. Church steeples and rural mansions were thus equipped. Their construction developed into a veritable industry in many countries. Portable sundials became the forerunners of the pocket watch.

The Hour Glass.

A no less precious auxiliary was the hour-glass. At the beginning of modern times the clock with weights and counterweights made its appearance; first confined to monasteries, it became gradually more general in its use. On the other hand, domestic clocks remained for a considerable period the privilege of high dignitaries of Church and State.

The Renaissance period brought about a revolution both in design and construction. The size of the domestic clock became smaller and smaller, and finally reached the shape of the watch. It was Geneva which became the cradle of watch manufacturing in Switzerland. Towards the year 1550 refugees from Flanders, Lorraine, France and Italy set up this industry there. They were metal workers and goldsmiths, many of them true artists, who from the very start created a tradition of beauty in the matter of ornamentation and mechanism; their renown spread far over the borders of the little republic.

Swiss Watchmaking.

Later the trade of watchmaking took root at Neuchâtel and at Neuchâtel City, and from 1650 onwards it prospered in the villages of the upper valleys. In the eighteenth century the Jura neuchâtelois became the chief centre, both for the watch and the clock. This proved of momentous importance to the whole region; the number employed in the watch trade increased in Neuchâtel and district from 464 in the year 1750 to 3,670 in 1800. From these places the industry pushed forward to Bienne and the Bernese Jura, and afterwards to Soleure and Schaffhausen, while towards the south-west it established itself in the Valley of the Joux. Right from its beginning this craft was fostered in the shadows of the Jura mountains, and it is noteworthy that the industry has never spread to any other part of the country.

The Swiss craftsmen had profited from all the great inventions pertaining to clock-making, such as the application of the pendulum by Huygens, the introduction of the escapement by Tompion, Graham and Leroy. In turn, Swiss experts, especially some of those working abroad, were destined to occupy high positions amongst the leaders in the industry.

Early in the 18th century began the division of the work amongst specialised workmen, so that everyone constantly performed the same operation, in order to produce more quickly and better. This division of labour led to special trade customs, whereby the single, detached pieces of a watch, produced by home workers were finally assembled in works, called *comptoirs*.

As an accessory to the watch industry proper, a multitude of small workshops were set up by craftsmen specialising in the ornamentation of clocks and watches. In Geneva these activities were at first chiefly exercised by gold- and silversmiths, whereas later on this work was taken over by the jewellery trade. To mention only a few of the principal crafts, there were ornamental engravers, enamellers, painters on enamel, tinsel setters, gem setters. The clock-makers of La Chaux-de-Fonds were at first dependent on Paris for their cases and cabinets; by a remarkable effort they succeeded in establishing locally a prosperous luxury trade.

In the 18th century a number of workshops had taken up the manufacture of tools for the watch trade, and at the beginning of the last century a whole series of machine-tools used in the manufacture of watches was invented. Their use was first rather exceptional and very slowly only did it become more general until finally the home worker became a factory hand.

American Challenge.

Meanwhile, working silently, the Americans had organised their production on a big scale, and for a time it was to be feared that this challenge would have irreparable consequences, at any rate, for the ordinary watch. But with remarkable promptitude the Swiss industry adopted their competitor's weapon, and took up mass production which developed with unexpected rapidity.

The watch industry of to-day is based on production in series with special regard to standardisation and interchangeability. The concentration in large factories, grouped together in various industrial centres, acted like a magnet on the old craftsmen, who lived scattered over hills and dales. A happy exception provides the valley of the Joux which has never ceased to possess an élite of highly-skilled artisans, capable of producing the most intricate movements, just as in the good olden times. And to render justice to all it must be said that such craftsmen are still to be found in Neuchâtel's mountain districts as well as in Geneva, and that in spite of progressing mechanisation, and, perhaps, just for that very reason such experts continue to survive.

Great Prosperity.

At the dawn of the 20th century the Swiss watch industry had attained great prosperity. It has never ceased to thrive, and this development is largely due to the co-operation of various technical colleges and the scientific research laboratories of the Neuchâtel and Geneva Universities. Callipers correct to one thousandth of a millimeter were set up — precision almost beyond measure! Besides the technicians, foreign and Swiss observatories register with the aid of the stars astounding results of precision, these suc-